

XYZ. La revue de la nouvelle

Partir toute seule en gang

Élaine Hémond



Numéro 111, automne 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67129ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hémond, É. (2012). Partir toute seule en gang. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 65–68.

Partir toute seule en gang

Élaine Hémond

*Conte/cadeau
pour les cinquante ans de Madeleine,
Margot, Éléonore et les autres*

ÉCOUTE, Madeleine. Vient un temps où tu tâtes ton ventre, tes cuisses et tes mollets. Suspicieuse d’y trouver le ravage des ans. Inquiète d’y repérer les symptômes d’une vieillesse annoncée. J’avais cinquante ans, j’en étais là, lorsque je me suis dit : ça va encore de ce côté. Tâte donc plutôt les boyaux de ton cerveau, Margot. Sur ce tortillard de matière molle, la seule qui ne m’affole, pas encore de vergetures ni de peau de crapaud. Ouf ! me suis-je réconfortée. Mais agis, Gigi. Aligne ta barre à roues et ta proue. Sors du port, Éléonore. Y a du bois à couper, des voies à naviguer, d’autres tempêtes à apprivoiser. C’était l’annonce faite à Marie. Ressors tes chouclagues et ton sakkado, Mado. T’es capable, *pârs don tu seule*. Pour une fois. Oui, pars donc toute seule. Et de foot en espadrilles, les projets s’élaborent, Castor. Aller au soleil du sept au vingt-trois février, si tu le décides, c’est possible ! Ni le tournoi de ski de Mimi, ni les engagements d’Armand, ni la valse-hésitation de Marion ne te retiendront. Des billets d’avion, ça s’achète. Des destinations, ça se choisit. L’autonomie, ça se nourrit.

Je suis allée seule en Haïti pendant quinze jours. J’ai dormi, rêvé, dansé, nagé, parlé, réfléchi et dormi encore. Je me suis fait des amis. Nul ne m’a soufflé que celui-là était trop comme ci, celle-ci pas assez comme ça. Tout à moi, le scénario.

Quand je suis revenue, j’avais la clé d’un nouveau vélo. Celui qui rouillait sous mon chapeau. J’avais déjà huilé le pédalier. Il fallait que je continue. J’ai parlé d’aller seule en montagne. On m’a traitée de folle. Furieux de m’entendre rire, certains m’ont traitée d’égoïste, Doris. Je ne les ai pas

crus, Manue. Pas plus que je n'avais cru que l'on trucidait les visiteurs en Haïti. Ni que je cautionnais l'injustice sociale en m'y rendant. Tout le contraire. Parler avec les Haïtiens, les écouter, tenter de les comprendre et faire suivre le message, quoi de mieux pour contribuer à rompre l'isolement de ce peuple sacrifié ?

Idem pour bibi. En montagne, je suis partie. Grimant un sentier abrupt, je riais et pleurais. Ôtant mes lunettes mouillées de vapeurs de nez, j'ai vu des ours dans le feuillage, comme j'en avais tant aperçu à travers les arabesques des rideaux de ma chambre d'enfant. Assise sur une pierre mousseuse, à neuf cents mètres d'altitude, j'ai vu passer à toute vitesse un mec effrayé. Pas de l'ours, mais de la femme qui l'observait. Cinquante ans et toutes ses dents. Pas inscrite sur l'itinéraire d'Hector, pas plus que ne l'était l'ours surgi de ma myopie. Je ne le crains pas, cet ours. Surtout depuis que je sais qu'il magasine dans les centres d'achat. La peur viendra d'ailleurs. Au détour du chemin, une perdrix charge. Gonflée de colère, elle me toise et bat des ailes. Je détaile. Des petits courent partout. Je comprends. J'en ai eu, moi aussi, des petits. Puis la pluie, Sophie. Les mains dans mes poches remplies comme des gobelets et pataugeant dans deux bains de pieds glacés, je chlouque et chlaque six kilomètres sans sourciller.

Enfin, un refuge. Un poêle à bois. Un matelas. Pas âme qui vive sauf une souris qui se jette sur mon reste de sandwich puis se loge dans l'étuve de ma godasse. Du feu. Chaussettes, pantalon, slip, t-shirt et soutien-gorge pleurent sans retenue pendant que, séchée et chauffée, je m'endors sur une vieille mousse jaunâtre. Une tranche de latex sur laquelle je n'aurais pas laissé s'étendre ma chatte Violone, hier. Ça sent la moufette. Tour d'horloge sans horloge autre que mon estomac et ma vessie, Valérie. J'en connais qui auraient fait pipi sur la galerie en pleine nuit. J'ai descendu les escaliers. Faut pas exagérer, Andrée.

Trois jours plus tard, je retrouvais la civilisation. Contente. Je pue, Tortue. Je remets mon blazer et mes talons.

66 Ma tête est une cage d'oiseau dont la porte est ouverte. Elle

bat au vent et ça ne m'agace pas. Boire une bière au goulot. Appeler à la maison. Des messages, des commandes, des factures et, panique, ma chatte qui s'est évadée. Je m'en fous. Presque... La route m'attend, encore quatre heures. Gageons que je garerai ma voiture juste à temps pour voir Violone essuyer ses pattes sur le paillason !

Deux mois plus tard, tour du lac Saint-Jean à bicyclette, Lucette. Seule toujours. Casque sur le coco, yeux en face des trous et neurones bien *wrinchés*. Je monte la première côte à pied. Rien à prouver, Claudée. Et je pédale, et je me laisse descendre, et je détire mes doigts plus habitués au clavier qu'au guidon. Et je fais un bras d'honneur au routier qui klaxonne en me doublant. Beu ! stupide ! Et je ris. Si ma mère et mes enfants m'avaient vue. Mais l'une de mes tantes a été témoin du geste. Incroyable mais vrai. Elle suivait le camion, m'a reconnue et s'est arrêtée. Faux de croire qu'une Bleuèse de la diaspora passe inaperçue au pays des bleuets ! « Que fais-tu là, Sandra ? Monte dans l'char et *viens-t-en* chez moi *chère*. Ça-tu du bon sens ! Armand t'a laissée partir *tu seule* ? » Non, ma tante Édouardine, je n'embarque pas, je roule jusqu'à Sainte-Monique. Un gîte m'attend, ma tante. « Veux-tu que je te prête ma voiture, pôv'tite ? Ça ira plus vite et je te paierai l'essence si tu veux. » Gros bec, tantine, prie pour moi et pour les boyaux de mes roues et de mon cerveau. Appelle Armand si tu veux. Revélo. Yvette m'attend dans son gîte. Elle ne me connaît pas, mais m'accueille comme une sœur. Elle a les yeux du bonheur. Je l'écoute et je l'aime. Puis, le matin repoint. Autre journée. Le dérailleur déraille. Mon imagination déraille sur le même tempo. Mes genoux montent et descendent sans grincements.

La nuit tombe. Baignade dans une crique. Je me mire dans le lac déjà noir. J'y vois une étonnante tranche de glace napolitaine qui fond dans l'eau. Épaules et genoux framboisés. Tête meringuée au chocolat. Broue dans le toupet. Fesses blanches comme du nougat. Un nouveau gîte m'attend. Une petite auberge fréquentée par de jeunes familles. Je les regarde et les écoute. Aucun sentiment de solitude. Celui de

la volupté d'être aux commandes de moi-même prend toute la place.

Ma gang est dans ma tête et s'amuse. On y rit tellement dans cette tête que mes voisins de table se retournent. Pour masquer la présence de ces passagères clandestines, je chante en buvant mon café. « Sors-moi donc, Albert... » J'en connais une autre maintenant. « Sors-toi donc, Madeleine... Une fois de temps en temps, ça en vaut la peine ! »